*Ma mémoire l’a figée dans la beauté de ses vingt-cinq ans. J’ai gardé les maux de ventre. Nos adieux vibrants dans nos gorges muettes.*

*C’était le dix-huit juillet 1958. J’avais 19 ans. Je t’avais mise au monde il y a vingt-quatre mois. Je quittais le manoir de La Huchette. Tu étais dans mes bras et mes larmes inondaient ton visage d’ange.*

*Blanche, j’ai aimé cette femme. Elle s’appelait Constance.*

*J’ouvre ce cahier jauni par l’impatience des mots, car le courage de te confier notre histoire m’a manqué. Je me suis réfugiée toute ma vie dans le secret de mon amour pour cette femme.*

*Je te demande pardon. Je t’ai volé ton enfance. Ta vérité. Les mots sont restés aphones pour te dire ces années interdites ; l’hypocrisie de cette société bourgeoise, ces années 50 qui m’obligèrent à me terrer ma vie entière dans le mensonge.*

Elle a rangé le bureau le lendemain de l’enterrement. Sans doute, aurait-elle dû laisser Marie-Jeanne, sa tante, emballer les papiers de sa mère qui emplissaient les tiroirs et jonchaient le sol. Ils auraient fini à la cave jusqu’au jour où ses enfants les auraient exhumés. Seulement, le cahier trépignait de lui dévoiler son histoire.

En soulevant le rabat du secrétaire usé par les années, elle extrait une photo et un cahier d’écolier aux lignes bleues lavande. C’est d’abord la photo qui retient son attention, pâle, presque effacée par le temps. Deux jeunes femmes tiennent chacune une fillette par la main. Blanche croit reconnaître à gauche sa mère, très jeune, un visage souriant relevé par un chignon sauvage, des mèches folles, blondes, secouées par le vent, fixées par le photographe sur l’une de ses joues. Elle est affublée d’une blouse sur une robe à manches longues, une de ces robes de bonne qu’on portait au dix-neuvième siècle. À côté d’elle se trouve une jeune fille à l’allure aristocrate, droite, très belle avec sa coiffure tressée, des perles au cou et un visage de reine. Ses yeux s’arrêtent sur la fillette, celle qui tient la main de sa mère. Sans aucun doute, c’est elle. Elle n’a pas plus de deux ans. Et l’autre fillette qui est-ce ? Sans doute une petite camarade. La femme au cou altier qui retient sa main serait la patronne de Louison ? Sa mère lui avait évoqué ses ménages dans sa jeunesse. La complicité entre ces femmes est frappante. C’est étrange de poser avec son employeuse songe Blanche. Son père est sans doute l’auteur de la photo. Il est mort à ses trois ans. Blanche aimerait se souvenir des traits de son visage, ne plus se cogner à un fantôme dans ses rêves agités. Elle observe longtemps ces quatre personnages. Il y a une ressemblance frappante entre sa mère et elle, mais en regardant de plus près, l’autre fillette lui semble familière, dommage que la moitié de son visage soit effacée, comme si la photographie avait souffert d’un frottement régulier. Blanche finit par poser le cliché sur la table et ouvrir le cahier. En feuilletant négligemment les pages, elle découvre un récit, des lignes écrites par sa mère. Jusqu’alors, celle-ci rédigeait des lettres administratives ou des cartes postales.

Elle se jette sur les premières pages. Les mots de la déflagration. Blanche détourne son regard du mot *mensonge* imprégné sur sa rétine. Une douleur lui vrille les tempes. L’émotion afflue. Son cœur palpite. Mais c’est trop tard, elle a lu ces lignes qui lui en promettent d’autres. Un instant, la peur l’empêche de continuer. Quelques secondes la retiennent, car elle le sait maintenant, elle lira tout, jusqu’aux dernières lignes de cette écriture fine dans ce cahier à la couverture blanchie du temps de son enfance.

Le cahier en main, elle rejoint la chambre maternelle scellée des silences tragiques. Son destin lui appartient désormais, à l’aube de ses soixante ans, elle, Blanche Clavel, fille de Louison Marie, paysanne d’origine normande et de Roger Clavel, ouvrier typographe.

Le vaste lit accueille ses membres endoloris. Elle s’allonge fébrile, le cœur encore palpitant, la bouche sèche et déjà une colère blanche contre cette femme qui lui vole son histoire, sa naissance, son existence sordide.

*Le manoir m’est apparu au bout d’un chemin parsemé de branches de noisetiers qui cinglaient mon visage et m’obligeaient à ralentir. Au bout de quelques mètres, l’ombre froide disparut au profit d’une lumière blanche qui m’obligea à accommoder mon regard. Je découvris une majestueuse grille en fer forgé m’invitant à suivre une allée bordée de sapins centenaires. Au loin, la propriété se manifesta, fière, me priant d’admirer ses colombages. Je ne voulais craindre la beauté du site, mais ma condition m’incitait à la modestie et j’avançais d’un pas hésitant, l’échine courbée, signe distinctif de mes origines paysannes. Mon arrivée au seuil de ma nouvelle demeure, face à mes nouveaux maîtres, transpirait de déférence.*

*C’est la gouvernante qui m’accueillit. Elle me dévisagea et m’invita à patienter dans le vestibule. Madame viendrait me chercher sous peu. Elle conversait avec son jardinier dans la roseraie pour les préparatifs de la Saint-Jean. Cette fête célébrait chaque année le solstice d’été au manoir de La Hachette et son propriétaire y conviait les notables du village. Car Antoine de La Varende, aristocrate ruiné, exerçait son ascendant en toute occasion sur les habitants de son fief aux portes de Deauville. La « Saint-Jean » lui offrait chaque année l’occasion de s’accaparer les bonnes grâces des biens nés et de ses créanciers en particulier. Ce jour-là, chacun était invité au banquet à boire le cidre et les vins de l’année et à manger copieusement les cochons grillés marinant depuis le matin dans leurs jus de pommes sures. On dansait et chantait jusqu’à l’aube dans le champ attenant aux dépendances où un grand feu de joie brûlait les frimas de l’hiver et enterrait les rancœurs intestines pour quelques heures. Même le curé, pour l’occasion, occultait ses devoirs sacrés, et niait l’atmosphère grivoise qui s’emparait des convives en début de nuit ; des couples illégitimes se formant dans les bosquets et les champs alentours. Le Maître en peloton de ligne.*

*Ce qui me frappa d’abord, c’était sa jeunesse. Nous semblions avoir le même âge. Son visage était d’une beauté renversante, un front haut et fier au-dessus d’un regard d’une douceur singulière. Un teint de porcelaine. Elle était aussi brune que j’étais blonde et des boucles auburn illuminaient sa nuque altière et ses yeux turquoise. Elle me fit penser à une danseuse étoile avec ses longues jambes finissant sur des chevilles enveloppées de rubans dans des ballerines satinées. Sa robe cintrée avantageait sa taille fine et sa poitrine, petite, semblait ferme comme deux reinettes de Caux. Quand elle me dévisagea avec un sourire mutin, je sentis mon cœur s’accélérer et j’en éprouvai une gêne violente qui me fit baisser la tête. Elle dégageait un charme ravageur et en cet instant, je ressentis une onde m’envahir, un chavirement jusqu’alors inconnu à l’aune de mes dix-sept ans. Cette attirance violente, je la rejetterai des hommes. Définitivement. Seule cette femme s’imposa comme une certitude. Un déchirement déjà. Une honte insondable.*

*J’ai su plus tard que Constance partagea ce trouble, mais comme elle avait été éduquée pour taire ses sentiments, elle le refoula et affirma son rang en m’invitant à visiter la demeure avant que je ne m’attelle à nettoyer l’argenterie qui devait rutiler pour la fête.*

*Le manoir de La Huchette appartenait à la famille d’Antoine de La Varende, le mari de Constance, depuis sa construction au dix-septième siècle. Aujourd’hui il ne représentait plus qu’un ensemble de vingt hectares de terres, et des dépendances de mille mètres carrés habitables.*

*Au rez-de-chaussée, un hall d’entrée distribuait de part et d’autre un salon flanqué d’une grande cheminée, une grande salle à manger avec une table pouvant recevoir au moins cinquante convives, un séjour avec une autre cheminée, une cuisine immense toute équipée de cuisinières en cuivre et inox rutilants, une arrière-cuisine et une petite pièce d’eau. À l’étage, un très beau couloir s’ouvrait sur quatre chambres chacune équipée d’une salle de bain. Au second, une mezzanine, encore une salle de bain, deux chambres et deux greniers. L’un des greniers était aménagé en trois chambres pour les domestiques et je partagerai l’une d’elles avec Solange la gouvernante, Richard le jardinier, en occupait une autre. Puis Constance m’invita à découvrir les dépendances, plusieurs bâtiments en colombages renfermant les écuries et une salle de jeux pour Monsieur, féru de billard et de jeux de cartes. J’appris vite que cette garçonnière faisait office d’exutoire sexuel pour les appétits intarissables de Monsieur quand Madame se rendait à Angers pour visiter sa famille.*

*On était en 1956 et les évènements d’Algérie battaient leur plein. Monsieur suivait les informations à la radio, son jeune frère avait combattait dans les Aurès et il savait que cette destination était l’une des plus meurtrières. Lui était trop âgé, à plus de quarante ans pour servir son pays. C’était un aristocrate respecté et il négociait de belles villas Deauvillaises pour de richissimes Parisiens qui envahissaient la côte de juin à septembre, traînant leurs désœuvrements à l’hippodrome et au casino. C’était un joueur invétéré et chaque samedi soir il fréquentait la salle de jeux où il tentait sa chance à la roulette. Il empruntait régulièrement de l’argent à sa sœur qui avait fait fortune dans la mode à Paris et côtoyait les stars de cinéma qui écriraient l’histoire de la Nouvelle Vague. Le Maître partait régulièrement la rejoindre dans ses folles sauteries des beaux quartiers. En attendant, Constance semblait indifférente aux activités de son mari, car je sus tôt qu’un seul désir l’obsédait. Avoir un enfant.*